

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 40

Artikel: Dai raison
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220546>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



L'Almanach du Conteuro
Vaudois est en vente
dans la plupart des magasins de village.



UNE INNOVATION SURPRENANTE POUR L'AGRICULTURE

Le progrès est l'une des particularités de notre monde, auxquelles il faut obéir, avec lesquelles il faut marcher, sous peine de se confiner dans une infériorité malheureuse et de souffrir soi-même de sa situation, devenue précaire.

Grâce au progrès de la mécanique moderne, l'agriculteur de notre époque possède des outils aratoires perfectionnés; pour s'en rendre compte, il suffit de se promener dans notre belle campagne vaudoise. Au labour, comme dans un grand nombre d'autres occupations, dans plusieurs travaux arrestés l'agriculteur de 1926 préfère au cheval ou au bœuf attelés à la charrue, le tracteur à moteur, qui permet d'accomplir en moins de temps, avec une économie certaine, un travail double si bon qu'aujourd'hui.

Évidemment, l'esthétique y a perdu! Des scènes telles que celle immortalisée, par exemple, par le peintre Burnand, représentant le labour aux champs, sont appelées hélas! à disparaître de nos campagnes. Je dis hélas! car il n'est pas nécessaire de dépeindre ici le cachet, le charme, la beauté même qu'offrait jadis dans nos champs, le travail de l'agriculteur.

Notre monde se transforme sans interruption. Il suit le courant imposé par les forces qui régissent notre vie, forces économiques avant tout, mues, semble-t-il, par ce besoin de vitesse, de rapidité qui s'implante partout. Peu à peu dans nos campagnes, les claquements secs et répétés du fouet, les grincements du timon sont de plus en plus remplacés par les détonations des moteurs à explosion, par le ronflement sonore des tracteurs: c'est le règne de la traction mécanique.

On peut y voir le bon et le mauvais côté. Pour aujourd'hui, soyons optimistes et regardons-en le bon! Songeons aux économies qu'apporte à l'agriculteur un outil mécanique et moteur, oublions, malgré nous, le « bon vieux temps ».

Dans cet ordre d'idées, deux techniciens français, MM. Balachovsky et Caire viennent de mettre au point une innovation surprenante, relative au fonctionnement du moteur des tracteurs agricoles, par exemple, nouveauté appelée sans doute à un très grand succès puisqu'elle apportera aux possesseurs de machines semblables une économie nouvelle et appréciable sur l'ancien système.

Il s'agit, en effet, de remplacer l'essence, dont le prix augmente de plus en plus, par un carburant moins cher. Grâce aux deux techniciens français dont nous avons parlé, ce carburant serait trouvé aujourd'hui, de même que l'appareil qui permettrait l'utilisation commerciale de ce carburant. Il s'agit, en effet, de brûler de l'huile lourde et non plus de la benzine, dans les moteurs à essence. Voilà donc la solution de l'avenir, dont le succès paraît certain, puisque, sans enlever aucunement la force de rendement du

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

moteur, il fournit même sur l'essence une économie appréciable d'un quart, si ce n'est plus.

Nous sommes certain que cette invention intéressera nos lecteurs. C'est la raison pour laquelle nous avons cru devoir la leur annoncer, puisque, d'après les spécialistes, elle sera d'un grand secours à l'agriculture. E. N.



DAI RAISON

Le dzein sant courieux, dâi coup que lâi a. Dèvesant soeint sein compreindre cein que diant. Dâi coup cein fâ rire. Guiéro ein a-te que vo fânt quand, vo reincontrant :

— Salut! quemet cein va-te?
— Va pas mau, grand maci.
— Tant mî! tant mî!
Cein l'è justo. Mâ quand vo demandant :

— Salut! quemet cein va-te? et que vo lâo dite :
— Cein va mau! vo diant tot parâi :
— Tant mî! tant mî!

N'ant pas oû cein qu'on lâo z'a de, et l'ant tellement accoutoumâ de répondre : « Tant mî! tant mî! » que quand no démandant :
— Salut! quemet cein va-te? s'on lâo desâi :
— Su fotu. Lo mäidzo m'a de que l'ein é oncora po quat' hâore et demi! vo repondrant adi :
— Tant mî! tant mî!

Que volâi-vo, l'è dâi parole qu'on dit dinse quemet se on s'ire recordâ, per tieu, ào mécanique. Cein part, quemet quand on gatolhie onna trappa à ratte. Cein sè déteind tot solet. Eh bin! po ciliâo z'affère l'è tot dâo mimo. On coumeiné : « Quemet cein va-te? » et on iâdzo parti, on arre à : « Tant mî! tant mî!

L'è quemet quand on dit :
— Au revoir!
Po fini, ié faut pas àobliâ de dere :
— Portez-vous bien!

Et se on n'a pas de dinse, seimblie que manque oquie et on sè couâite de dere po rein àobliâ.

A n'on einterrâ, su la foûssa à Abram de la Pierrâre, que l'avâi z'on zu ètâ tambou dâi voltigeu, lo commi d'exercice l'avâi fé on chapitre po dere guïéro clli l' Abram l'etâi à regrettâ. Et po fini son discou, sè vire contre la bière et fâ dinse :

— A revère! Abram de la Pierrâre. Portâ-tè bin!

L' Abram n'a rein repondu.

Et stâsse que m'a ètâ contâie pè on préfet qu'ein sâ atant que lâi a d'agré dein tot lo vengnoublie dâi hiautiau, lè z'annâie de plliodze. Sè trovânt dauträi, à la fin de la veilla, dâi syndico, dâi conselié, et que ion de stausse d'evessâi martsî gros po sè reintornâ à son ott.

Le vant dan po coudhi trovâ on tenotmobile pè vè on tscrôton de per lé! Lâi avâi pe min de ciliâo allumâie à sa carrâie et l'a falu fêre dâo traî po receilli lè dzein, sâi 'lhommo, sâi la

fenna. A la fin dâi fin, lo tserroton l'arreve, rein qu'avoué sè tsausse et sa tsemise, à pî dëtsau dein dâi bâbouche. S'etâi sailliâ dâo l'hi po veni repondre.

— Estius-nô bin! lâi fâ ion dâi conselié. On vo déreindze.

— Que na, so repond lo tserroton, i'avé justameint fin!

L'ein risant oncora pè lè cave.

Marc à Louis.

La culotte du papa. — Le professeur. — Voyons, mon petit, peux-tu me dire d'où vient la laine?

L'élève. — Du dos des moutons, m'sieur...

Le professeur. — Parfait. Et que fait-on de cette laine?

L'élève reste bouche bée.

Le professeur. — Ah! ah!... tu ne sais pas? Et ça alors? avec quoi est-ce fait?

Il touche la culotte de l'élève.

L'élève. — Avec une vieille culotte de papa, m'sieur.

EN MÉMOIRE D'ESCALAPE

L'AUTRE jour, nous rencontrons un de nos bons et fidèles amis. Il est en même temps notre médecin, à l'occasion. Nous nous efforçons d'avoir le moins souvent possible besoin de ses soins, encore qu'ils nous soient parfois indispensables. Mais son amitié nous est beaucoup plus précieuse.

— Tiens, nous dit-il, tu as bien meilleur visage. Ça va mieux, alors?

— Eh! bien, oui, ça va mieux. Merci.

— Tu ne prends plus le dernier remède que je t'ai prescrit? Ce n'est plus nécessaire?

— Le dernier remède?...

— Mais oui, tu sais bien, une cuillerée le soir, en te couchant, et une cuillerée le matin, à ton réveil.

— Ah! oui, après avoir agité le flacon. Pouah! C'était très mauvais.

— Que veux-tu, quand c'est pour la santé.

Nous n'osions pas lui dire qu'une bonne partie des remèdes qu'il nous avait prescrits était inutile, dans le tiroir de notre lavabo.

Et, pourtant, ça allait mieux. Il semble que la Faculté dédaigne trop, en certains cas, le simple concours de la nature, du tempérament, qui réagissent d'eux-mêmes et possèdent plusieurs, sinon tous, les éléments curatifs de telle ou telle maladie.

Il suffirait souvent d'une journée de patience pour guérir complètement d'un malaise, d'une indisposition, dont on est tenté d'exagérer l'importance et la gravité.

Ah! bien loin de nous de contester la science, l'expérience et le grand dévouement de nos médecins! On ne saurait s'en passer. Qui n'a son médecin? Son médecin; on devra dire ses médecins, car depuis que le système de la spécialisation a fait incursion dans le domaine de la médecine, on ne se peut plus contenter d'un médecin, du traditionnel médecin de la famille; il en faut plusieurs, un presque pour chaque organe. Ça complique bien les choses. Et quand deux ou trois d'entre eux soignent simultanément un même patient, chacun agissant dans son domaine, ce n'est pas toujours tout rose pour le malheureux.

On est volontiers porté au scepticisme et à la